

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 61 (1932)
Heft: 14

Artikel: Dans l'esprit du nouveau programme
Autor: Overney, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1038704>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Dans l'esprit du nouveau programme

— M. Overney, avez-vous des remarques à faire ?

— Certainement, M. Barbey. Mais je les formulerai plus tard.

C'est en ces mots que le lion... Oh ! pardon, laissons La Fontaine. C'est par ces mots que se termina la conférence « sur le nouveau programme » donnée à Hauterive, en mai dernier, par Monsieur notre chef de service.

Ces remarques, l'on a eu l'imprudence de me les demander. Comme je suis relativement jeune encore — et donc naïf — voici exactement, sans détour aucun, ce que je pense. Ce ne sont peut-être que des songes d'or. Ils se sont précisés dans cet automne lumineux, dans ce mois d'octobre si caressant. J'avais en main ce nouveau programme qui vit le jour au jeune soleil de mai, qui garde, sous sa couverture d'un gris vénitien et printanier, quelque peu du parfum des premiers lilas. Le moyen de ne pas rêver... quand jamais pédagogie ne fut plus entourée de poésie !

J'ai donc rêvé de ce nouvel esprit du programme — car le programme lui-même n'est guère nouveau. Pas assez, à mon avis. Il est bien parti, puis on dirait qu'il a eu peur... d'être trop nouveau. Il ne faut jamais avoir peur ! Mais enfin, grâce à lui, nous atteignons une république pédagogique qui tient compte de la vie et de ses nécessités. Mais c'est élémentaire, dites-vous ! Oh oui ! C'est si élémentaire qu'on l'a, en partie, oublié jusqu'ici. Un programme qui s'occuperait directement du gosse de sept ans, lequel gosse apprendra lentement sa religion, puis apprendra à se moucher, à lire, à écrire, à compter un peu, à chanter beaucoup, à avoir de l'initiative, de l'honneur, du courage, de la loyauté, et qui n'aura pour tout bagage au fond de sa musette que l'unique formation donnée par son école primaire. Alors je rêve d'une interprétation plus large encore du programme, plus humaine. Parfaitement, plus humaine.

Le but de l'école primaire ?

Pourquoi cette question ? Parce que c'est, indirectement, le but du programme. Eclaircissons le point de départ. Faut-il, à l'école primaire, apprendre beaucoup de choses ou peu ; de tout et donc rien ; former des cœurs et des volontés, former des hommes ; ou bien bourrer les mémoires, endormir les initiatives — les étouffer — ; tomber dans l'orientation professionnelle exagérée et partant le matérialisme ; ou mêler la joie de vivre au travail, le goût de l'initiative à la routine inévitable, l'idéal au positivisme, le sens de l'honneur, de la grandeur d'âme, de la droiture, des réalités supé-

rieures, de la politesse et du savoir-vivre à la comptabilité stricte du revenu d'une ferme ou de la qualité d'un engrais ; savoir s'exprimer, causer, suivre une idée ; avoir quelques idées fondamentales et vécues ? Ou bien, après 9 ans d'école primaire, ne répéter que des clichés d'idée et de forme, posséder une orthographe funambulesque, des souvenirs d'histoire en déroute au travers de dates mal placées et dans un pays où la mémoire s'égare, brouille villes et rivières, montagnes et villes parce qu'elle en a tant reçu qu'elle ne... sait plus. Enfonçons encore une fois une porte démantelée à force d'avoir été ouverte. L'école primaire doit « donner les connaissances pour la vie ». Je remarque aussitôt que l'on a besoin d'une minime quantité de « connaissances » pour vivre — et bien vivre. La formule signifie donc : donner une formation morale, pour que le gamin devenu citoyen soit un homme, une âme qui « vit » sa foi, un homme qui élève sa vie, un citoyen qui comprend son pays ; soit capable d'être un jour chef de famille, compagnon digne de sa femme et maître juste de sa maison, puis membre sage d'une communauté. Parallèlement, il ne faudra pas considérer nos villages comme un couvent, croire que toutes nos filles sont appelées à la congrégation et vouloir les former dans cette noble et chimérique intention, mais comprendre que nos fillettes seront épouses, mamans, c'est-à-dire « centre du foyer », semeuses de réconfort et de joie, « âmes de la maison ». Et les préparer à cela... Et donner cette note à la classe.

Alors je rêve d'un programme primaire qui serait un enchantement pour les uns et les autres, pour les enfants qui « vivraient » leur école et leur formation au lieu de la subir, pour les maîtres qui ne seraient plus, dans leur dévouement, victimes d'une sottise et fausse érudition — érudition ? non, — mais un intégral bourrage de crâne où les mémoires presque seules ont à jouer, où les âmes et les volontés à former passent après les formules de quelques géométriques solides, après des noms et des dates, des dates et des noms, et des leçons de chose à outrance et un cours supérieur de rabâchage et de piétinement dont les maîtres sont las. Et les élèves donc, pauvres gosses !

Aussi, je me réjouis de cet esprit nouveau du vieux programme qui demande de l'effort, car le travail — le vrai — doit être une joie, mais n'est jamais de l'amusement, qui tâche de développer l'initiative, le goût de l'œuvre simple, bien pensée et bien exécutée, la joie de quelque cime atteinte, de quelque résultat obtenu par l'effort, par amour de la besogne ; qui, avant tout, veut donner aux enfants le sens de la dignité humaine, le sens des valeurs surnaturelles, le goût des dévouements et des sacrifices, le goût aussi du repos honnête, après le labeur, au sein de la famille plus qu'à l'auberge et d'abord le sens réel de la famille chrétienne et de tout ce qu'on doit faire pour elle qui est le centre de la joie, de la paix, de l'amour. Qu'est-ce que l'école primaire fait, j'entends de positif, de réel, pour la famille, en

dehors des leçons morales parfois plus grandiloquentes que sincères ? — Un programme de paradis terrestre, dites-vous ? Alors tant mieux ; si nous pouvons en retrouver un bout, de ce vieux paradis, ce sera toujours autant de pris.

Soyons sincères, soyons simples.

Si l'on écoute les maîtres et les maîtresses qui enseignent, les uns en ville, les autres à la campagne, tous ont, quant au programme, des remarques à faire, des si, des mais. Les uns désirent un programme pour la ville, les autres pour les champs ; côté trottoir, côté jardin. Puis, s'il y a les garçons, les filles ont leurs droits et les institutrices... leur voix. Soyons sincères et constatons que le programme — même peut-être dans l'esprit nouveau qui l'anime, ce qui est un grand progrès — ne répond pas encore aux nécessités de notre école primaire. Il est trop chargé, beaucoup trop — comme connaissance purement abstraite et mnémonique — il ne l'est pas assez, de loin pas assez, en certaine discipline directement utile à l'enfant et qui devrait avoir une part plus large dans la répartition des heures ; enfin, il ignore presque complètement, voire même complètement, l'une ou l'autre activité dont le retentissement éducatif et moral serait grand surtout après l'école primaire. Et n'est-il pas trop vague dans plusieurs de ses directions ? Nous jugerons aux résultats, mais je crains une abondance de « salade », ce qui est un légume et non un fruit ! Soyons simples, de cette bonne simplicité qui est le bon sens, le goût de la mesure, ce robuste bon sens qui animait Charlemagne quand il s'occupait des programmes de ses écoles rurales, de ce bon sens qui dirigeait les Jésuites dans leurs petites écoles dont les programmes sont si judicieux et conduisent à bon port les marins qui s'y confient. Avec des écueils. Quelle mer n'en a pas ? Quelques écueils sont même nécessaires ; ils apprennent qu'il est sage de surveiller le vent et de ne pas s'endormir au gré des flots. La simplicité nous dira que le programme est pour l'élève — comme l'école — et par l'école pour la vie de demain du gosse d'aujourd'hui. Qu'il n'est pas — à jet continu — matière à expérience ou matière à stagnation indéfinie ; il doit être souple comme la vie, inclinant ses voiles selon les nécessités de l'heure, du moment. Il doit donner à l'enfant qui n'aura que son école primaire comme formation non pas des rudiments de tout, mais une base solide, ferme, — côté moral — quelques connaissances sûres directement utiles — côté connaissances — ouvrir enfin quelques horizons aux initiatives particulières afin de meubler l'existence de demain — côté récréatif — qui rejoint le côté moral. Nous envisagerons spécialement ce dernier point après avoir glissé sur les deux premiers.

Le côté moral.

L'enfant, comme le poisson de la fable, grandira. Il devra vivre. De quoi donc a-t-il besoin ? D'une *simple* et *claire* formation morale. Savoir que nous sommes embarqués, que nous allons vers la rive lointaine et que l'immortel ailleurs sera la récompense ou « la cuve d'enfer où damnés sont bouillus ». Un bon catéchisme, une bible enseignée avec vie — tant de leçons de bible ne sont que de soporifiques contrôles de « par cœur » — quelques notions précises de liturgie. Cela ne suffit pas. Il faut y ajouter la connaissance des devoirs : devoirs de l'enfant, du jeune homme, de l'homme, du citoyen, du père ; l'acceptation et le respect des principes, de l'autorité ; l'amour du prochain, des faibles, des pauvres, de la famille, du dévouement, des sacrifices ; le sens de la loyauté, de l'honneur ; de la franchise ; la droiture des intentions. Autant de notions très belles, qu'il faut sauver de l'abstraction, du prêchi-prêcha, de la mesquinerie ou de l'indifférence, rendre vivantes et enfin vécues. Hors des cadres de la mémoire seule, des clichés, des formules, des petitesses ; hors de la froideur ; hors de la platitude. Cette formation doit être, plus que toute autre, vivante, sincère, joyeuse ; je dirai même pleine de brio et de panache. Notre école doit former des Guys et non des Tartuffes, des jeunes francs, souriants, vivant leur foi, mettant leur fierté à la vivre, voulant d'une vie honnête, mettant leur joie à l'être ; admirant le désintéressement et l'effort, méprisant parfaitement la ruse qui n'est que roublardise au service d'un arrivisme douteux et qui devient si facilement la déloyauté et le mépris du faible entre les mains des ambitieux. Ceux-là aimeront l'*initiative*, ce qui n'est pas la même chose. Se rattachent au côté moral, le respect du faible — et pour les garçons le respect des filles — la politesse, le savoir-vivre, l'amabilité, la valeur du sourire, la charité dans ses pensées — ne pas toujours prêter aux prêtres, aux religieux, aux voisins, des intentions malhonnêtes et des calculs sournois. — Ce sont ces réalités qui adoucissent la vie, diminuent les angles, mettent du bleu. Et c'est tout. Mais c'est une maladresse sans doute, puisque voilà exclus du programme primaire Nestorius, Eutychès, les schismes, le quiétisme, et tout ce matériel inutile pour nos enfants — surtout au point de vue religieux — qu'on appelle pompeusement « histoire ecclésiastique ». Sans contredit, M. Fatien est un brave homme, mais son opuscule « Petite histoire de l'Eglise » est le type du volume « assommant » qu'il faut éviter à l'école primaire. Même indulgencié, il serait indigeste.

Le côté « connaissances ».

Dans le domaine des connaissances, notre programme était un capitaliste sans vergogne, non pas un roi des allumettes, mais un baron encyclopédique. Quand on est si riche, on peut muser en route,

s'occuper des accessoires et négliger le principal. Or, voici le principal.

Beaucoup de langue maternelle : dictée, grammaire, analyse, lecture, vocabulaire, rédaction, déclamation, récits — faits par les élèves — et les mille variations que l'enseignement de la langue permet. Beaucoup, beaucoup de langue maternelle. Nos garçons qui sortent de l'école primaire ne savent pas écrire ; ils n'ont presque pas d'idées, n'ont rien de personnel, répètent des clichés ; collent des adjectifs, toujours pareils, un peu partout, parce que « ça fait joli » et massacent l'orthographe parce que, sans doute, « ça fait pittoresque ». Il y a des exceptions ; très peu.

Or, l'enfant — pour vivre — doit connaître sa langue, doit savoir écrire une lettre présentable. C'est nécessaire.

L'école est — gratuite et obligatoire — pour lui apprendre cela. Cependant tout le monde constate qu'il y a éclipse presque totale dans ce ciel-là. Le remède ? Peut-être les méthodes, les procédés, les manuels ; peut-être autre chose ; peut-être ce que vous jugerez bon d'accuser. Le remède ? Vouloir la guérison, être exigeant, bannir l'à peu près, demander l'effort. Puis accorder au français, à ce pauvre français estropié, une place plus large encore. Mais oui, plus large.

Après la langue il y a le « calcul », le calcul-roi, le calcul-dieu. Le calcul, au travers duquel, aux examens, les commissions scolaires jugent de la valeur du maître. « Ils ont bien su le calcul », mais jamais « ils ont fait de bonnes rédactions ». Tous les maîtres savent cela. Et alors : calcule, que calculeras-tu, en avant le calcul, le calcul-roi, le calcul-dieu. Les maîtres savent aussi qu'il y a beaucoup trop de « calcul » dans le programme — aussi bien dans le nouveau que dans l'ancien — que l'enfant, pour vivre, n'a pas besoin de connaître tant de subtilités arithmétiques ni tant de formules qui ne prouvent rien quand au développement de l'intelligence, puisque cette gymnastique de l'esprit est réduite à « l'application » banale des formules, sans raisonnement. Par contre, il y a un calcul dont l'enfant a directement besoin, ce qu'on appelle le « calcul pratique » ou les « comptes » ou d'un mot : la comptabilité. Tous, garçons et filles, auront des comptes à boucler, des dépenses à régler avec économie et si nos gens savaient mieux calculer les revenus et les..... fuites, établir leur bilan, surveiller d'un œil impassible leur Doit et leur Avoir, bon nombre de fermes et de ménages « joindraient mieux les deux bouts ». Vous connaissez le refrain : « les Fribourgeois vendent 45 ce qu'ils payent 50. Mais ils gagnent sur la quantité. » La boutade est en partie méritée. Il faut développer ce « calcul pratique » à l'école primaire car l'homme de demain — qui joue aux billes aujourd'hui — en aura *directement* besoin. Donc, en conscience, nous devons lui donner cette notion, largement, amplement, afin qu'il puisse en user avec certitude et sûreté. Et pour l'autre calcul il faut lui faire une part honnête. Rien de moins, mais rien de plus. Là, je gagne des heures ; ce temps gagné je l'inscris au compte « lecture et vocabu-

laire ». Et cette « Perte » deviendra « Profit ». Partant je ne vois plus la nécessité d'un double programme de calcul, l'un pour ces messieurs et l'autre pour ces demoiselles, puisque la part qui demeure est sage. Je vous disais bien que la comptabilité arrangeait les choses !

..... Il y a aussi l'histoire, « notre » histoire. Qu'en fait-on ? Un large étalage de noms, de dates, de récits toujours identiques de bataille. Causes par-ci, résultats par-là, qui se tiennent à peu près comme des armures, des bas de soie et des pots cassés dans un retire-tout d'antiquaire. Dégage-t-on, de tout cela, un peu de logique, de leçons de courage, de prudence, quelque chose enfin qui soit — hors de la mémoire seule — une véritable formation sociale, civique, morale, chrétienne ? Les nombreux instituteurs que j'ai consultés m'ont tous répondu : « il faudrait, mais avec un pareil programme... il y a trop de noms, de dates, de détails... » On manque ainsi les plus joyeuses leçons du monde, vivantes, vibrantes, celles que les gosses aiment. Il faudrait biffer — pour l'école primaire — d'un coup de plume énergique et pédagogique, les trois quarts des faits et gestes de nos ancêtres ; garder les principaux, en faire un tableau précis et, dans ce raccourci magnifique de notre histoire, plonger l'âme et le cœur de nos enfants... qui auraient, alors, « appris » quelque chose. J'ai interrogé quatre ans aux examens des cours complémentaires. J'ai vu ce qui demeurerait de notre histoire dans l'esprit de ces jeunes gens. Cela trois ans seulement après la sortie de l'école. Ce résultat est la condamnation nette du système et j'ai plaint les maîtres qui devaient enseigner ainsi et... les élèves. En résumé : très peu de matière ; mais une formation. J'ajoute que le manuel de culture nationale qui est en préparation répond à cette conception. Patience et longueur de temps... !

Même remarque pour la géographie, unie à l'histoire dans le nouveau volume.

Vous me direz : à ce titre-là, à quelle sauce accommodez-vous les sciences naturelles ? Je vous réponds qu'il n'y a pas de « sciences » naturelles à l'école primaire, mais quelques notions qui permettent de pas confondre la stratosphère avec un gazomètre. Dans ce domaine, je n'ai aucune idée, étant en la matière — baromètre, thermomètre, lombric et cryptogame — aussi sot que faire se peut. Je crois que l'on peut vivre très bien dans cette heureuse ignorance et pour plus de précision je laisse la parole à ceux qui savent.

Ma glissade annoncée pour les deux premiers points prend fin. Je conclus.

Le nouveau programme, avec son esprit large, permet une classe aérée, limpide, vivante. Il permet aux maîtres de réaliser — ou presque — ce rêve : former des hommes, c'est-à-dire des âmes, des cœurs, des intelligences ; enseigner beaucoup de français ; peu de calcul, quoique trop encore ; un peu plus de comptabilité, quoique pas assez encore ; très peu d'histoire unie à très peu de géographie

— attendez le nouveau manuel —. Avec deux brins d'histoire naturelle, pour varier le décor comme on agrmente un plat de deux branches de persil. Vous me direz, peut-être : les beaux ânes que vous aurez là, qui ignoreront un tas de choses. Je vous répondrai que je préfère ces « ânes » qui ne sauront que peu de choses, mais les sauront, dont le mérite sera d'être formés comme hommes — ils auront ainsi le désir d'apprendre, plus tard, ce qu'ils ne savent pas — à des sots qui ont tout voulu savoir et ne sauront rien, seront indifférents dans leur médiocrité à tout ce qui touche à l'esprit et pas même capables d'écrire leur propre nom sans faute d'orthographe.

A. OVERNEY.

L'Ecole et le Paysan

« Je suis content, je vais travailler la terre », disait Mistral, à seize ans, en regagnant le toit paternel, à Maillane, pour ne plus le quitter.

L'idée exprimée par les paroles de l'illustre Provençal peut et doit être un des buts de l'école rurale. En effet, celle-ci aura magnifiquement fait son devoir si elle réussit, au sortir de leur scolarité, à faire reprendre à nos grands garçons et à nos jeunes filles, le chemin cahoteux mais noble de la ferme familiale.

Cependant, il ne serait pas entièrement juste de croire que l'école rurale doive seule contribuer à ce grand mouvement du retour à la terre. En réalité, c'est toute l'organisation économique qu'il faudrait incriminer ! Nos villes n'offrent-elles pas des avantages et des jouissances auxquels on résiste de moins en moins, nos ruraux pas plus que d'autres ! Et les parents, ne sont-ils pas bien souvent les premiers à engager leurs enfants à trouver dans les centres industriels une situation plus lucrative, soi-disant moins pénible et surtout « plus relevée » que la leur ? Ne considèrent-ils pas trop souvent comme une ascension sociale le troc de la blouse paysanne contre le veston de l'employé ou du fonctionnaire ?

* * *

Nous avons quelquefois entendu dire que l'école primaire rurale ne sert pas assez directement la cause agricole ; que l'esprit même de son enseignement contrarie les vocations paysannes au lieu de favoriser leur éveil et leur formation ; au lieu de décider les meilleurs de ses élèves à rester aux champs, l'instituteur rural ne les pousse pas assez vers l'école régionale et trop aux études supérieures. Or, les études de collège ont pour expression suprême un diplôme et on croit qu'un diplôme a pour consécration un emploi à la ville. Il serait, en effet, l'indice d'une intelligence qui mérite de s'épanouir loin des champs, d'où perte pour la campagne, — et souvent gain médiocre pour la ville. S'il en est vraiment ainsi, que peut-il encore